



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

N° 3 – Janvier 2004

*La littérature comme force glottopolitique : le cas des littératures francophones*

## SOMMAIRE

Claude Caitucoli : *Présentation*

Claude Caitucoli : *L'écrivain francophone agent glottopolitique : l'exemple d'Ahmadou Kourouma*

Gisèle Prignitz : *Récupération et subversion du français dans la littérature contemporaine d'Afrique francophone : quelques exemples*

Cécile Van den Avenne : *La position énonciative complexe d'un écrivain d'Afrique francophone : le cas d'Hubert Freddy Ndong Mbeng*

Pierre Dumont : *Du métissage à l'interculturel, itinéraire d'une rencontre impossible, le cas Senghor*

Bernard Zongo : *La négritude : approche diachronique et glottopolitique*

Moussa Daff : *Vers une francophonie africaine de la copropriété et de la cogestion linguistique et littéraire*

Claudine Bavoux : *Le partage de la langue dans Train fou d'Axel Gauvin*

Chiara Molinari : *Réseau spatial et linguistique : le cas de Patrick Chamoiseau*

Stéphanie Bérard : *Créole ou/et français : le multilinguisme dans Mémoires d'isles d'Ina Césaire*

Nathalie Schon : *Stratégies créoles. Etude comparée des littératures martiniquaise et guadeloupéenne*

Valérie Magdelaine Andrianjafitrimo : *Une mise en scène de la diversité linguistique : comment la littérature francophone mauricienne se dissocie-t-elle des nouvelles normes antillaises ?*

Annette Boudreau, Raoul Boudreau : *La littérature comme moyen de reconquête de la parole. L'exemple de l'Acadie*

Foued Laroussi : *« Ecrire dans la langue de l'autre » ? Quelques réflexions sur la littérature francophone du Maghreb*

### Compte rendu

Claude Frey : Suzanne Lafage, *Le lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*, tome 1 et tome 2. *Le français en Afrique*, Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire, n° 16 et n° 17. Institut de Linguistique française – CNRS, UMR 6039 – Nice –, 2003, 865 p.

## **DU METISSAGE A L'INTERCULTUREL, ITINERAIRE DE LA RENCONTRE IMPOSSIBLE**

**Pierre Dumont**

**Université de Montpellier III – Université des Antilles Guyane**

L. S. Senghor reste l'une des personnalités les plus contestées de la fin du siècle dernier en matière de décolonisation. Certains ne veulent voir en lui qu'un pur produit de l'assimilation coloniale, définitivement acquis à la France et prisonnier de la cage, certes dorée mais prison tout de même, de la Francophonie, symbolisée par l'Académie française au sein de laquelle le président poète fut reçu en 1983. D'autres, au contraire, voient en l'ancien chef de l'Etat sénégalais le promoteur visionnaire de la libération politique, linguistique et culturelle d'une Afrique qui n'en finit pas de « décoller » pour reprendre un terme cher à l'ancien homme d'Etat aujourd'hui disparu. Ceux-là voient en lui un penseur, un vrai poète, un grand économiste qui jamais ne cessa de dénoncer les méfaits de ce qu'il avait coutume d'appeler « la détérioration des termes de l'échange » et, surtout, un redoutable ambassadeur de la culture africaine si longtemps dévalorisée, péjorée, ignorée. Le débat, souvent houleux, n'est pas près d'être clos. Preuve en a été donnée, tout récemment encore, par l'absence très remarquée de Messieurs Chirac, Jospin et Boutros Boutros Ghali, respectivement Président de la République française, Premier Ministre du gouvernement français et Secrétaire général de la Francophonie (organisation que L. S. Senghor appelait de tous ses vœux depuis des décennies) aux obsèques organisées à Dakar le 23 décembre 2001.

L. S. Senghor est-il mort dans l'indifférence francophone ? Sa personnalité parfois ambiguë a-t-elle gêné ceux-là qui, naguère, l'encensaient ? Le Président Wade, actuel chef de l'Etat sénégalais et vieil ennemi de L. S. Senghor qui le traitait volontiers de « tiakhane »<sup>1</sup> a-t-il vraiment tout fait pour organiser des obsèques internationales en respectant les exigences protocolaires vis-à-vis des chefs d'Etat étrangers invités ? Certains se posent aujourd'hui toutes ces questions et il nous a paru intéressant, voire nécessaire, de clarifier un débat qui dure depuis trop longtemps. Nous avons eu la chance, jeune encore, de travailler aux côtés du président poète, en particulier lors de l'adoption des décrets portant sur le découpage des mots dans les six langues nationales du Sénégal. Nous mettons cette expérience au service de la vérité, pour mieux faire connaître un homme et une œuvre auxquels l'Afrique et le monde doivent tant.

---

<sup>1</sup> « Tiakhane » est un mot wolof qui signifie « farceur ». L. S. Senghor l'employa à propos de son éternel rival lors de la campagne électorale de 1978 : « *Abdoulaye Wade n'est pas sérieux. Il est, comme l'a encore une fois dit le Secrétaire général du parti socialiste, « tiakhane » deux fois pour avoir dit qu'il aura 65% des voix le 26 février.* » (*Le Soleil*, 18/19/20 février 1978).

Le colloque organisé à l'université de Pau et des pays de l'Adour en 1998, intitulé « Francophonie et identités culturelles » (C. Albert : 1999) a ainsi donné l'occasion à des intellectuels africains de défendre un autre point de vue que celui de L. S. Senghor, en particulier sur la question de ce qu'il est habituellement convenu de rassembler sous le terme de « métissage », l'ancien chef de l'Etat sénégalais étant lui-même implicitement ravalé au rang des « aliénés culturels » par le simple jeu d'une citation tirée de *Liberté I*, habilement exploitée par l'un des communicants (A. Kom, 1999 : 200, citant L. S. Senghor, 1964 : 126) :

*« A qui nous aurait demandé quels étaient nos poètes préférés, nous aurions répondu sans aucun doute : Pierre Corneille et avant Corneille, Victor Hugo. Les vers de Hugo chantaient à nos oreilles, plus exactement, ils déliaient notre langue, ils rythmaient, ils faisaient danser, avec la bouche, la tête, les bras, les jambes, tout le corps, comme le tam-tam. Lorsque, le dimanche, nous jouions aux soldats sur les sentiers de brousse, nous n'étions ni Joffre, ni Foch, mais Olivier et Roland, Ruy Diaz, le Grand Campeador des Castilles, mais Napoléon Bonaparte et ses grognards ! »*

Ambroise Kom, à partir de ce témoignage évoquant si bien l'atmosphère des classes coloniales, part en guerre contre la négation de l'histoire africaine, la dévalorisation de la langue et de la culture du colonisé et rappelle que l'objectif ultime du colonisateur était de fabriquer ce qu'on appelait des « évolués », c'est-à-dire des Blancs à la peau noire. Et Ambroise Kom (*ibid.*) de citer Paul Mercier (1956 : 443):

*« The educational curriculum introduced in the French establishments in Senegal at the beginning of the nineteenth century was essentially foreign to the tradition and culture of the autochthonous societies (...) it was not a factor making for integration of the individual in his group, but rather (...) one making for a break. »*

Kom en appelle ensuite au témoignage de Amadou Hampâté Bâ pour traduire les effets néfastes de cette pédagogie assimilationniste :

*« A une certaine époque, la dépersonnalisation du « sujet français » dûment scolarisé et instruit était telle, en effet, qu'il ne demandait plus qu'une chose : devenir la copie conforme du colonisateur au point d'adopter son costume, sa cuisine, souvent sa religion et parfois même ses tics<sup>2</sup>. »*

L'une des valeurs suprêmes qu'il faut garder présente à l'esprit, toujours selon Kom, est « l'appropriation de l'euroanéité ou de la francité, c'est-à-dire la défense, à tout prix, des intérêts économiques, politiques, militaires et administratifs du maître ».

Ce plaidoyer pour une Afrique oubliée ne pouvait que se terminer par une attaque en règle de l'un des pères fondateurs de la négritude, L. S. Senghor lui-même, sur lequel Ambroise Kom s'interroge à plusieurs reprises :

*« Le cas Senghor demeure tout de même le plus intrigant puisque nous avons affaire à l'un des plus brillants éléments de l'époque. Qu'il ait été phagocyté de cette manière aussi irrémédiable ne laisse aucun doute sur l'efficacité des techniques d'asservissement mises en œuvre par le pouvoir colonial. »*

Au moment où la mode de l'interculturel, sous toutes ses formes, jusque dans ses implications didactiques, bat son plein, il nous a paru urgent de lancer, à partir du témoignage senghorien, une interrogation sur la nature d'un concept auquel Français et francophones semblent aujourd'hui tenir tout particulièrement.

Le premier pavé jeté dans la mare de la bonne conscience collective des défenseurs de la communication interculturelle, souvent confondue avec le métissage, fut sans doute le bel essai, tonique et vivifiant, paru en 1991 chez L'Harmattan, sous la plume d'Axelle Kabou qui

---

<sup>2</sup>A.H. Bâ (1991 : 128).

s'interrogeait : « *Et si l'Afrique refusait le développement ?* » Les premières lignes de l'ouvrage qui fit découvrir le talent de cette Camerounaise fine observatrice des sociétés et des mentalités africaines ne laissent aucun doute sur le sort qu'il conviendrait de faire, selon elle, à un concept passe-partout, prétexte à beaux discours aussi creux que moralisateurs :

« *Le métissage culturel est un mythe reposant sur la conviction erronée que la compréhension des civilisations et des traditions réciproques des peuples est le préalable sine qua non de la communication interculturelle. Or, rien n'est plus faux.* »

La violence de l'attaque est sans doute due, en partie, à une volonté de provocation qui paraît aujourd'hui évidente. D'abord provocation parce que le terme de métissage appelle, comme en écho, le témoignage de L. S. Senghor qui se fit tout au long de son œuvre l'apôtre et le chantre de ce qu'il appela « le dialogue des cultures », seul moyen d'accès, selon lui, à la promotion et à la diffusion de cette « Civilisation de l'Universel » qu'il appelait de tous ses vœux.

C'est dans *Liberté 5*, le dernier volume de ses plus grands textes, intitulé justement *Le dialogue des cultures*, que le grand poète sénégalais donne à sa conception de la rencontre des *Hommes et des Civilisations* son extension la plus considérable. Il y revient dans de très nombreux discours, dans de très nombreuses préfaces<sup>3</sup>, préconisant « la symbiose des valeurs, complémentaires parce que différentes », et, plus loin, demandant aux Africains de « s'enraciner dans [leur] terre mère pour s'ouvrir aux pollens féconds de l'Autre<sup>4</sup> ».

Pour L. S. Senghor, c'est, d'abord, cette idée de symbiose qui doit être à la source de ce vaste dialogue qui se fait à l'échelle de l'Universel, celui de l'interculturel justement. Pour lui, et bien avant qu'on ne parle de mondialisation, toutes les cultures – de tous les continents –, races et nations, sont, aujourd'hui, des cultures de symbiose où quatre facteurs fondamentaux conditionnent l'équilibre socioculturel, et partant politique, de nos sociétés : la sensibilité, la volonté, l'intuition et la discursion. Appelant à ce qu'il ose qualifier de « Révolution culturelle », l'ancien chef d'Etat déclare en 1983 à l'université de Tübingen que le problème majeur, aujourd'hui, pour l'humanité « *c'est que chaque continent, race ou nation, chaque homme ou chaque femme prenne, enfin, conscience de cette Révolution culturelle, que surtout, enterrant le mépris culturel, il y apporte son active contribution* ».

En dénonçant le mépris culturel sans accuser personne, mais en conférant à cette expression l'énorme poids de son talent et de sa très longue expérience, L. S. Senghor met le doigt sur la plaie originelle, celle qui va gangrener le débat francophone sur l'interculturel pendant des décennies. Et qui le gangrène encore aujourd'hui.

Qui dit interculturel, dit nécessairement respect de l'Autre, c'est un lieu commun, un poncif de moralisateur que nous osons à peine, ici, reprendre à notre compte tant il a été galvaudé. Mais il faut aller plus loin. Ce respect mutuel n'a pas toujours été de mise. Il a été arraché par tous ceux qui, en Afrique noire, au Maghreb ou en Asie, ont d'abord lutté pour leur indépendance politique. Cette indépendance-là n'était que la condition *sine qua non* du retour à l'identité culturelle des peuples naguère colonisés par la France. La lutte politique est donc à considérer comme la première étape vers le « dialogue des cultures » que L. S. Senghor veut nouer.

Les conditions dans lesquelles se sont déroulées les luttes politiques de libérations nationales – des guerres d'indépendance les plus meurtrières jusqu'aux scrutins d'autodétermination les plus paisibles – ont conditionné la suite du déroulement du processus mis à jour par l'homme d'Etat. Le Sénégal n'a rien à voir avec l'Algérie et pourtant, dans l'un comme dans l'autre des cas, l'on parle d'interculturel. Les différences explosent au grand jour, mais les points communs sont loin d'être absents.

<sup>3</sup>En particulier dans celle qu'il accepta de rédiger à l'édition publiée de notre thèse de doctorat d'Etat (P. Dumont, 1983), reproduite pp. 238 à 253 de *Liberté 5*.

<sup>4</sup>*Ibid.* : 252.

C'est encore L. S. Senghor qui permet à notre réflexion de dégager les aspects les plus profonds, mais aussi les plus contradictoires, de la notion d'interculturel. Le but ultime de cette marche simultanée à la rencontre de l'Autre doit être l'épanouissement de l'Homme en sa qualité de sujet. Pour l'ancien chef d'Etat sénégalais, cette marche conjointe ne sera possible que grâce à la langue et à la culture françaises qui doivent « *nous aider à développer nos propres langues et cultures qui, en retour, viendront enrichir celles-là pour faire du français la langue de culture de la Civilisation de l'Universel* »<sup>5</sup>.

Cette idée revient comme un *leitmotiv* dans l'œuvre de L. S. Senghor. Pour lui, la véritable culture est à la fois enracinement et déracinement : « enracinement au plus profond de la terre natale », mais déracinement, c'est-à-dire « ouverture à la pluie et au soleil, aux apports féconds des civilisations étrangères ». C'est dans ce contexte, celui de la construction de l'Afrique du troisième millénaire, que le président poète, aux dons prémonitoires, estime que les Africains ont besoin « du meilleur de la francité ». Pour lui, cette francité est avant tout « cartésienne ». Elle est faite de méthode et d'organisation.

« *La clarté cartésienne* – s'écrit L. S. Senghor le 17 janvier 1969 à l'université Lovanium de Kinshasa au Zaïre – *doit éclairer, mais essentiellement nos richesses. Et s'il nous faut les canaux de la logique, c'est pour endiguer notre Congo. Encore une fois, finit-il par conclure, l'humanisme du XXème siècle est au rendez-vous du donner et du recevoir. C'est dans cette seule mesure qu'il sera la Civilisation de l'Universel.* »

Nous sommes, heureusement, bien loin de Rivarol et de son fameux *Discours sur l'universalité de la langue française* que L. S. Senghor se plaît pourtant à citer souvent au long des 300 pages de son *Liberté* 5. Le français, instrument de la « Civilisation de l'Universel » ? Certes. Mais pas dans n'importe quelles conditions puisqu'il s'agirait d'une langue-culture qui se serait enrichie des apports des civilisations au sein desquelles il s'est développé. On ne peut s'empêcher de penser à la préface que L. S. Senghor rédigea pour le *Lexique du français du Sénégal* (J. Blondé et al., 1979 : 8).

« *Nous sommes pour une langue française, mais avec des variantes, plus exactement, des enrichissements régionaux.* »

Le point de vue senghorien n'est donc pas celui d'un acculturé, mais bien celui d'un penseur qui croit à la rencontre des cultures, à leur symbiose, bref, au métissage. C'est en paysan du Sine<sup>6</sup> qu'il se présente à ses auditeurs avant de prononcer, le 10 septembre 1937, sa fameuse conférence-causerie sur le problème culturel en A.O.F., n'hésitant pas à comparer le griot Kotye Barma à Socrate, mais affirmant en même temps, dès les premières minutes de son intervention :

« *Si nous voulons survivre, la nécessité d'une adaptation ne peut nous échapper : d'une assimilation*<sup>7</sup>. *Notre milieu n'est pas ouest-africain, il est aussi français, il est international ; pour tout dire, il est afro-français.* »

Ici, le terme d'assimilation mérite qu'on s'y attarde quelques instants. Véritable mot programme, il se charge de sens différents selon qu'on le rencontre en contexte franco-français (et il faut alors le rapprocher du terme « assimilationnisme ») ou en contexte africain où l'on « assimile » pour mieux vaincre celui qui s'est cru supérieur.

Dans cette seconde acception, la rencontre des cultures n'est pas toujours possible et L. S. Senghor de nous inviter à écouter Léon Damas, le « poète nègre » qui sait chanter dans un rythme de tam-tam instinctivement retrouvé sa « nudité spirituelle après les dépouillements qui ont suivi l'exil ».

<sup>5</sup>Cette phrase, soulignée par Senghor lui-même, est extraite d'un discours prononcé à Marseille le 12 novembre 1982 à l'occasion de l'exposition intitulée *L'Orient des Provençaux*.

<sup>6</sup>Région du Sénégal d'où L. S. Senghor est originaire.

<sup>7</sup>Souligné par L. S. Senghor.

*Ils sont venus ce soir où le tam*  
*tam*  
*roulait*  
*de rythme*  
*en*  
*rythme*  
*la frénésie des yeux*  
*la frénésie des mains, la frénésie des pieds*  
*de statue.*  
*Depuis*  
*combien de MOI*  
*combien de MOI, combien de MOI, MOI, MOI*  
*sont morts*  
*depuis ce soir où le*  
*tam*  
*tam*  
*roulait*  
*de rythme*  
*en rythme*  
*la frénésie des yeux*  
*la frénésie des mains, la frénésie des pieds,*  
*de statue.*

Mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de « faire pittoresque ». Ce qui fait la poésie de *L'Enfant noir*, comme celle des *Contes d'Amadou Coumba*, c'est le pouvoir du verbe déjà présent dans les langues africaines et simplement transposé par Camara Laye, comme par Birago Diop. Le linguiste-anthropologue L. S. Senghor attribue ce pouvoir aux mots, essentiellement « descriptifs » dans les langues africaines, qu'il s'agisse de phonétique, de morphologie ou de sémantique. Le mot se confond donc avec l'image, devient image analogique lui-même sans avoir recours au processus métaphorique.

Il suffit, dit L. S. Senghor dans *Liberté 1*, de « nommer la chose pour qu'apparaisse le sens sous le signe. Car tout est signe et sens en même temps pour les Négro-africains ; chaque être, chaque chose, mais aussi la matière, la forme, la couleur, l'odeur et le geste et le rythme et le ton et le timbre ; la couleur du pagne, la forme de la kôra, le dessin des sandales de la fiancée, les pas et les gestes du danseur, et le masque, que sais-je ? »

Rien de tout cela dans la tradition culturelle et linguistique française. Pour accéder à la « Civilisation de l'Universel » à laquelle L. S. Senghor croit que la langue française doit accéder parce qu'elle en a les moyens, il faut que la langue retrouve sa transparence. Dans la postface qu'il rédigea pour *Ethiopiennes*, recueil publié en 1956, « Comme les lamentins vont boire à la source », le poète n'hésite pas à mettre en cause les siècles de rationalisme qui ont fait « un mur de ce qui était voile transparent ». Les Français et leur langue ont, peu à peu, perdu le sens de l'image verbale, éprouvant le besoin de souligner systématiquement l'analogie – qui s'impose d'elle-même chez le Négro-africain – par un second mot abstrait, moral. Et Senghor de citer le Paul Claudel des traductions bibliques, éprouvant le besoin de rendre plus sensibles les images bibliques par une espèce de surenchérissement verbal alourdissant.

Il faudra attendre les surréalistes pour redécouvrir le poids des mots concrets, la force des images nées du choc des réalités rapprochées, choc d'autant plus fort que les réalités étaient lointaines. La métaphore devient inutile. Et ce que l'analyste français prend pour une métaphore n'est rien d'autre que ce choc de la rencontre inattendue.



« *Mais le pouvoir de l'image analogique ne se libère que sous l'effet du rythme. Seul le **rythme** provoque le court-circuit poétique et transforme le cuivre en or, la parole en verbe.* »

Il n'est peut-être pas si surprenant que L. S. Senghor utilise ici, pour parler de la place et du rôle de l'image dans la parole africaine, la même « métaphore », la même image que Robert Lafont dans *Le Travail et la langue*, ouvrage fondant en 1978 les principes de base de la théorie praxématique, à l'origine de la « production de sens en discours ».

Ce sont donc les qualités sensuelles des mots que révèle Senghor, la valeur quasi tonale des mots saisis, compris et produits, chaque fois avec leur sens nouveau, dans leur réalité la plus concrète. Et si nous nous trouvions face à une interférence de rythme de structure mentale émergeant à la surface d'un discours original dans sa subjectivité, celle du locuteur africain de la langue française en train de devenir sienne ?

À côté du rythme, il faudrait également souligner l'importance de l'auditif chez le locuteur africain, alors que l'Occidental, lui, est un visuel. L. S. Senghor, critiquant le critique Henri Hell qui reprochait à Césaire une « orgie de mots rares », lui reproche à son tour de ne pas avoir compris la situation du poète nègre. Senghor n'y va pas par quatre chemins puisqu'il accuse Hell de ne pas vouloir comprendre Césaire, de se refuser à la sym-pathie, de refuser cette communication interculturelle. Hell n'a pas vu que les images sont le rythme. Et Senghor de souligner qu'Aimé Césaire reste le « maître de sa langue ». Reprocher à Césaire son rythme, ses répétitions, ses allitérations, ses assonances, son style en un mot, c'est lui reprocher d'être né nègre et non pas français. Et pourtant, authentique, la poésie nègre d'un Césaire ne renonce pas à être française. Il y a, tout simplement, que comme Louis Armstrong avait besoin de sa trompette, Césaire avait besoin de se perdre dans sa danse verbale, au rythme du tam-tam, pour se retrouver dans le Cosmos.

Dans la postface des *Ethiopiennes*, L. S. Senghor cite encore une anecdote très significative. Son ami Georges Emmanuel Clancier avait écrit de lui :

« *Souhaitons que Senghor parvienne à se créer un langage d'un rythme plus divers, où une image, un mot élèvera soudain son arête, autour de quoi la figure du poème s'organisera ; alors il nous fera pénétrer vraiment dans son univers poétique, qui est original et d'une riche humanité.* »

C'était en 1945. Et voici la réponse de L. S. Senghor :

« *Cher Clancier, j'ai peut-être succombé à votre conseil, repris, depuis, par d'autres. Je le regretterais si j'en avais conscience<sup>8</sup>. Ne voyez-vous pas que vous m'invitez à organiser le poème à la française, comme un drame, quand il est, chez nous, symphonie, comme une chanson, un conte, une pièce, un masque nègre ? Mais la monotonie du ton, c'est ce qui distingue la poésie de la prose, c'est le sceau de la Négritude, l'incantation qui fait accéder à la vérité des choses essentielles : les Forces du Cosmos.* »

Cette étincelante démonstration aboutit à une nouvelle définition du français<sup>9</sup>, l'une des plus belles qui ait jamais été donnée et que d'aucuns ont exploité – hors situation – pour faire de Senghor le chantre d'une francophonie universelle de type réactionnaire et nombriliste.

<sup>8</sup>Doit-on croire L. S. Senghor lorsqu'il pose cette question ? On peut s'interroger sur sa sincérité. Ne serait-il pas fier, quelque part, d'avoir, même inconsciemment certes, suivi le conseil de Clancier et d'être ainsi devenu, pour certains et sans le savoir (?) un vrai poète français ?

<sup>9</sup>« *Le français, ce sont les grandes orgues qui se prêtent à tous les timbres, à tous les effets, des douceurs les plus suaves aux fulgurances de l'orage. Il est, tour à tour ou en même temps, flûte, hautbois, trompette, tam-tam et même canon. Et puis la français nous a fait don de ses mots abstraits – si rares dans nos langues maternelles –, où les larmes se font pierres précieuses. Chez nous, les mots sont naturellement nimbés d'un halo de sève et de sang ; les mots français rayonnent de mille feux, comme des diamants. Des fusées qui éclairent notre nuit.* »

C'est exactement le contraire. Vouloir compter Senghor dans les rangs des adorateurs béats de la langue de Voltaire, c'est le réduire à ce qu'il n'est pas. L'interculturel, pour l'auteur des *Lettres d'hivernage*, c'est l'abolition de l'esclavage linguistique et le refus de la servilité culturelle. Mais on ne sort pas indemne de plusieurs siècles de domination française et cette servilité émerge souvent. C'est justement pour se dégager de cette impasse stérile que l'ancien chef d'Etat, en grand diplomate qu'il fut tout au long de sa vie d'homme et de responsable politique, propose de dé-conflictualiser le débat en ne parlant plus de servilité, mais de dialogue des cultures.

L. S. Senghor, poète et homme de lettres, trace alors les contours et définit le contenu du métissage culturel en donnant à la langue la place qui lui revient de droit dans ce dialogue : la plus haute. C'est, en effet, parce qu'il est capable de maîtriser sa langue que le poète africain intègre « sa » langue, « son » français et sa culture au sein d'une production qu'il appartient à l'analyste que nous sommes de décrypter au moyen des instruments de mesure que nous livre la pratique de notre discipline, la linguistique. C'est par l'étude des mots, des signes, des images et du rythme que l'on parviendra à définir le « produit interculturel » et, surtout, les mécanismes de sa production. Parvenir à ce résultat est peut-être un leurre de poète. En effet, aux espoirs nés du métissage senghorien fait de symbiose, de compréhension mutuelle et de sym-pathie, doivent être opposés les chocs, les ruptures, les oppositions, les haines, les refus nés de l'histoire et de la politique.

## Bibliographie

- ALBERT C. (dir.), 1999, *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala.
- BA A.H., 1991, *Amkoullel, L'enfant peul*, Paris, Actes Sud.
- BLONDE J., DUMONT P., GONTIER D., 1979, *Lexique du français du Sénégal*, Paris, EDICEF-NEA.
- DUMONT P., 1983, *Les Relations entre le français et les langues africaines au Sénégal*, Paris, Karthala-ACCT.
- KOM A., 1999, « Les fondements identitaires d'une intelligentsia africaine d'après Amadou Hampâté Bâ », dans C. Albert (dir.), 1999, *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, pp. 197-212.
- MERCIER P., 1956, « The Evolution of Senegalese Elite », dans *International Social Science Bulletin*, vol. 8, n° 3.
- SENGHOR L. S., 1964, *Liberté 1, Négritude et humanisme*, Paris, Seuil .
- SENGHOR L. S., 1993, *Liberté 5, Le Dialogue des cultures*, Paris, Seuil.



# **GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef** : Claude Caitucoli.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Suzanne Lafage, Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture** : constitué selon le thème du numéro sous la responsabilité de Claude Caitucoli